

# *Les Lettres romanes*

Tome 73 n° 3-4 (2019)



© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.  
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

**Bureau de direction:**

Directeur : Michel Lisse (michel.lisse@uclouvain.be)

Vice-directrice : Tania Van Hemelryck

Secrétariat : Ghislaine Moucharte  
(ghislaine.moucharte@uclouvain.be)

Finances : Sonia Henrot

**Comité scientifique:**

Emmanuel Bouju (Université de Rennes 2)

Bertrand Gervais (Université du Québec à Montréal)

Hans Peter Lund (Université d'Aarhus)

David Martens (KULeuven)

Fritz Nies (Université de Düsseldorf)

Isabelle Ost (Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles)

Thomas Pavel (Université de Chicago)

Isabel Román (Université d'Extremadura)

Madeleine Tyssens (Université de Liège)

**Comité éditorial:**

Véronique Bragard

Jacques Carion

Mattia Cavagna

Jean-Louis Dufays

Erica Durante

Vincent Engel

Geneviève Fabry

Gian Paolo Giudicetti

Agnès Guiderdoni

Georges Jacques

Costantino Maeder

Christophe Meurée

Pierre Piret

Jean-Claude Polet

Colette Storms

Claude Thiry

Jean-Louis Tilleuil

Stéphanie Vanasten

Myriam Watthee-Delmotte

Damien Zanone



*Les Lettres romanes*  
Tome 73 n° 3-4 (2019)



© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE USED FOR PRIVATE USE ONLY.  
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

**BREPOLS**

Illustration de couverture : Bruno Catalano, *Les Voyageurs*, Marseille, 2009, DR.

La revue *Les Lettres romanes* est publiée grâce au soutien logistique de l'Institut des Civilisations, Arts et Lettres (INCAL) de l'Université catholique de Louvain.

© 2020, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.



D/2020/0095/62

ISBN 978-2-503-58278-8

ISSN 0024-1415

e-ISSN 2295-8991

DOI 10.1484/J.LLR.5.119897

© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.

Printed in the EU on acid-free paper

PERMISSION OF THE PUBLISHER.

# Table des matières

## Écrire l'exil

Dossier édité par Jonathan CHÂTEL et Pierre PIRET

---

### Jonathan CHÂTEL et Pierre PIRET

Introduction 301

### Laetitia SAINTES

Formuler l'ineffable de l'exil :  
autour de *Dix années d'exil* de Germaine de Staël 309

### Nathalie GILLAIN

Spectres de l'exil, incarnation du pouvoir.  
Victor Hugo à Jersey :  
les photographies de la proscription 323

### Jonathan CHÂTEL

Réflexions sur l'exil d'Henrik Ibsen 349

### Daniel LAROCHE

Écrivains belges expatriés en France. Le cas de Norvège 363

### Pierre PIRET

L'exil et la honte. Jean Genet et les Palestiniens 377

### Charline LAMBERT

Inflexions politiques et trajectoires poétiques :  
les exils de Gherasim Luca et Radovan Ivisic 393

### Michel LISSE

Scènes primitives des exils de Jacques Derrida 407

### Hubert ROLAND

Exil historique, « exil intérieur » et création.  
Réflexion inspirée par la construction du personnage  
de Gottfried Benn dans *Les Éblouissements*  
de Pierre Mertens 419

## Varia

---

### Patrick THÉRIAULT

- Outrance et outrage poétiques chez le dernier Baudelaire :  
*Les Amœnitates Belgicæ* et le poème-caricature 437

### Laurent ROBERT

- Se marier (ou pas) : le mariage dans *Rayons perdus*  
 de Louisa Siefert et *Les Humbles* de François Coppée 459

### Amaury DEHOUX

- Indépendance et interdépendance dans les littératures  
 francophones du Pacifique insulaire.  
 L'exemple de Chantal T. Spitz et Déwé Gorodé 475

### Chiara CARRARO

- La frontière : *limen* et paysage chez Marie Darrieussecq  
 et Maylis de Kerangal 495

## Les Livres

---

*Les Libertins en campagne*. Édition critique par Jacques  
 Cormier (Jean-Claude Polet), 521 – Alain CORBIN, Jean-  
 Jacques COURTINE et Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire  
 des émotions II. Des Lumières à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle* (Diana  
 Mite-Colceriu), 522 – Daniel LAROCHE, *Une chanson bonne à  
 mâcher. Vie et œuvre de Norge* (Ginette Michaux), 525.

Table du tome Septante-trois 2019 529

Index des noms 533



# Hubert ROLAND

F.R.S. – FNRS/Université catholique de Louvain,  
Louvain-la-Neuve

## Exil historique, « exil intérieur » et création.

### Réflexion inspirée par la construction du personnage de Gottfried Benn dans *Les Éblouissements* de Pierre Mertens

#### Résumé

L'antagonisme entre exil historique et « émigration intérieure » a déchiré le champ culturel et littéraire allemand à l'époque du national-socialisme, dès 1933, puis longtemps encore dans les années d'après-guerre. Après s'être clairement compromis un temps avec le pouvoir nazi, l'écrivain expressionniste Gottfried Benn adopta, en premier lieu dans une controverse publique avec Klaus Mann, la posture de « l'émigration intérieure » qu'il opposa à celle des exilés, à qui il reprocha, d'avoir quitté le pays et ainsi, selon lui, de se dérober à leur responsabilité. Dans le roman biographique qu'il consacre au personnage de Gottfried Benn, *Les Éblouissements* (1987), l'écrivain belge Pierre Mertens revient abondamment sur cette polémique. Sans éluder les erreurs politiques de Benn, Mertens prend le parti d'élargir la catégorie socio-historique de l'exil pour y intégrer l'idée d'« exil intérieur », et ce par le biais de la métaphorisation et de la poétisation inhérentes à cette notion, génératrice de création. L'article débouche sur une réflexion sur ce sujet, notamment par le biais d'une comparaison de cette terminologie dans différents essais des écrivains et intellectuels palestiniens exilés Mahmoud Darwich et Edward Said.

#### Abstract

The antagonism between historical exile and "inner emigration" has torn the German cultural and literary field at the time of National-Socialism, as soon as 1933, and still for a long time in the Post-War years. After clearly compromising himself with Nazi power for a time, German Expressionist writer Gottfried Benn adopted the posture of "inner emigration", initially in a controversial discussion with Klaus Mann, which received a great deal of public attention. Benn reproached the exiles that they left their country and in so doing, according to him, ducked out of their responsibility. In the biographical novel which he devotes to the character of Gottfried Benn *Les Éblouissements* (1987; Shadowlight, 1997), Belgian writer Pierre Mertens abundantly discusses this polemic issue. Without avoiding the subject of Benn's political errors Mertens decidedly enlarges the socio-historical cate-

© BRILL 2019  
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.  
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

*gory of exile in order to integrate the idea of “inner exile”, dealing with it from the perspective of its metaphorical and poetical potential, generating creation. The article favors a reflection on those topics, among others, via a comparison of this terminology in different essays by the exiled Palestinian writers and intellectuals Mahmoud Darwish and Edward Said.*

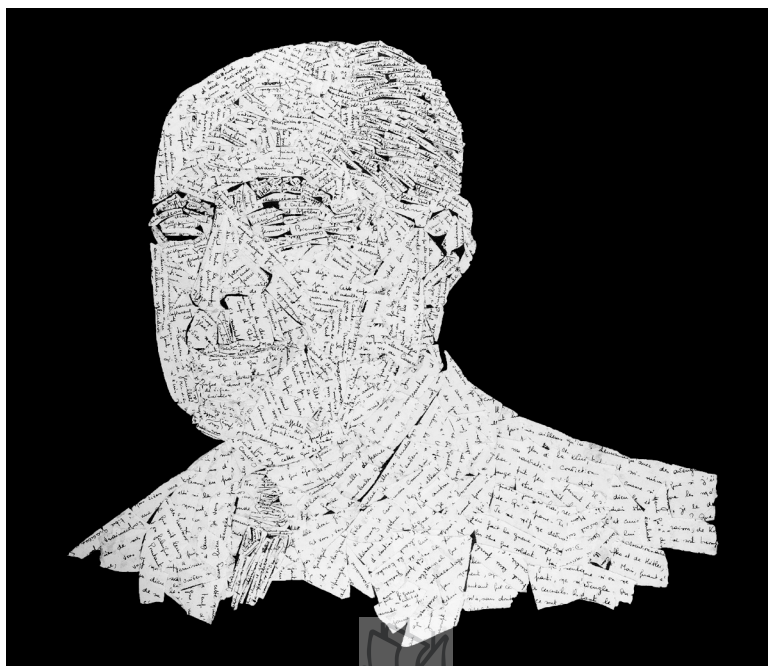
### **Les Éblouissements comme « lieu de mémoire » d’une querelle historique allemande**

Le roman *Les Éblouissements*, que l’écrivain belge Pierre Mertens, né en 1939, a consacré à une biographie, fictive mais fortement historicisée, du poète expressionniste allemand Gottfried Benn (1886-1956) a constitué une étape décisive dans la reconnaissance internationale de Mertens. Parue au Seuil en 1987, cette œuvre lui permit de devenir le premier écrivain belge à remporter le Prix Médicis, tandis qu’elle fut ensuite traduite en allemand, en anglais, en grec, en italien, en néerlandais et en portugais.

Au-delà de ses qualités intrinsèquement littéraires, ce roman occupe également une place de choix dans l’histoire des relations intellectuelles belgo-franco-allemandes. En effet, il fait office de « lieu de mémoire » particulier des tensions et polémiques qui ont traumatisé le monde littéraire allemand à travers deux guerres mondiales et douze années de dictature national-socialiste. Au cœur de celles-ci figure la question de l’exil, ou plutôt du positionnement des écrivain-es par rapport à la nécessité de partir ou de rester, une fois qu’il était devenu clair que la remise du pouvoir (*Machtübergabe*) à Hitler le 30 janvier 1933 — sa nomination au poste de chancelier par le président du Reich Hindenburg — mettrait très rapidement en place les mécanismes d’une société totalitaire.

L’écriture d’une mémoire de cet exil socio-historique n’est pas allée de soi dans l’Allemagne d’après-guerre. En République Fédérale, tout particulièrement, il fallut attendre la seconde moitié des années 1960 pour que la *Exilliteratur* s’établisse comme catégorie désignant la communauté des exilés de langue allemande, qu’on établit alors par principe comme antifasciste. Elle comprenait en son sein des victimes de la dictature, comme les intellectuels qui furent rattrapés par les Nazis lors de la conquête des territoires voisins, déportés en camp de concentration ou contraints au suicide, à l’image de Walter Benjamin. Incarnée par des figures emblématiques comme Benjamin, Thomas Mann, Alfred Döblin, Joseph Roth, Stefan Zweig mais

aussi Bertolt Brecht, Heinrich Mann et Anna Seghers<sup>1</sup> — qui contribuèrent tous trois pour leur part à l'écriture du mythe antifasciste comme ciment de la jeune République Démocratique Allemande (R.D.A.) — la *Exilliteratur* endossa pleinement la valeur exemplaire de cette « Autre Allemagne » (*Das andere Deutschland*), contrepoint de l'Allemagne nazie. On lui opposa la littérature de propagande asservie au régime, mais toutefois aussi la catégorie intermédiaire de « l'émigration intérieure » (*Innere Emigration*), catégorie controversée dès le départ mais dont la légitimité est aujourd'hui incontestable. Elle désigne en effet celles et ceux qui souffrirent de devoir rester et osèrent, notamment par le biais du camouflage littéraire, des marques de prise de distance critique par rapport à la dictature.



Portrait de Gottfried Benn, constitué par Maja Polackova à partir de pages manuscrites des *Éblouissements* de Pierre Mertens (1988).

Archives et Musée de la Littérature MLCO 00711/0002.

Autorisation aimablement délivrée par l'artiste.

<sup>1</sup> Son roman *Transit* (1944/1948), se passant sur fond d'exil de personnages allemands à Marseille au début de la guerre, vient de faire l'objet d'une excellente adaptation cinématographique de Christian Petzold, qui mélange la référence au texte original avec des images contemporaines de Marseille sur fond de « crise des réfugiés » (cf. <http://www.transit-der-film.de/;03.12.2018>).

La vision sur cette période mouvementée de l'histoire allemande que présente Mertens cinquante ans plus tard passe par une forte psychologisation du personnage de Gottfried Benn. Nous verrons que Mertens a pris le parti d'atténuer la polarité historique entre exil historique et intérieur, de manière à dépasser un antagonisme qui a longtemps prévalu dans le monde intellectuel allemand. En effet, jusqu'au sein même de la recherche universitaire consacrée à cette période de l'histoire artistico-littéraire — et *a fortiori* à l'époque des deux États allemands (1949-1990) — il convenait de « choisir son camp » pour ou contre l'exil historique. Toute autre fut la démarche de Mertens. Elle anticipa même une évolution caractéristique des deux dernières décennies, les chercheurs des nouvelles générations privilégiant à présent une approche beaucoup plus nuancée, mettant en évidence les « zones grises » des comportements de toutes celles et ceux qui furent soumis à la logique du totalitarisme et de son emprise quasi totale sur la vie culturelle. Dans ce contexte, Mertens prit donc le parti de rapprocher les points de vue, en élargissant la catégorie socio-historique de l'exil pour y intégrer « l'émigration intérieure » dans un sens plus large, et ce par le biais de la métaphorisation et de la poétisation inhérentes à la notion d'« exil intérieur ».

### **Continuités biographiques (et esthétiques) d'une « histoire allemande »**

Le court essai « Une saison à Bruxelles » que Pierre Mertens a consacré à Benn dans un volume collectif intitulé *Marges et exils. L'Europe des littératures déplacées* (hommage au Professeur Louis Bolle), paru la même année que *Les Éblouissements*, nous offre une excellente entrée en matière, cet essai fonctionnant en quelque sorte comme paratexte, voire même comme exégèse de l'œuvre.

Le roman et l'essai prennent tous deux comme point de départ un épisode biographique des dernières années de la vie de Benn. Il s'agit de la conférence qu'il a donnée le 12 septembre 1952 au Casino de Knokke-Le-Zoute, sur la côte belge, faisant suite à une invitation de Pierre-Louis Flouquet et des organisateurs des Biennales internationales de poésie<sup>2</sup>. Ceux-ci avaient voulu honorer Benn à l'occasion d'une séance à laquelle avaient également été conviés le poète équatorien Jorge Carrera Andrade et le futur président sénégalais Léo-

<sup>2</sup> À propos de ces Biennales, cf. Bibiane FRÉCHÉ, *Littérature et société en Belgique francophone (1944-1960)*, Bruxelles, Le Cri, 2009, pp. 181-189.

pold Sédar Senghor. Invitation étonnante, quand on considère que ce choix de représenter l'Allemagne porta sur un écrivain qui s'était compromis avec le nazisme plutôt que sur un ancien exilé, par exemple. Le fait est que la poésie de Benn avait connu, contre toute attente, une forte reconnaissance dans l'immédiat après-guerre, là où l'homme s'était retrouvé à terre au terme des années du nazisme.

« En 1945 », écrit Mertens dans son essai, « on ne saurait imaginer écrivain plus isolé. À la fois coupé de ceux qui ont fui l'Allemagne [...] et de ceux qui sont restés, en adhérant durablement à l'idéologie nazie. Traité de "renégat" par les premiers, de "dégénéré" par les autres<sup>3</sup> ». De cette double « mise en quarantaine<sup>4</sup> », Benn ne souffre plus en 1952, d'autant plus que son œuvre poétique a entre-temps également attiré l'attention des milieux littéraires français et francophones. Toutefois, le portrait dressé par Mertens dans *Les Éblouissements* se construit sur le postulat d'un état prononcé de fatigue, assimilant Benn à un naufragé de l'histoire, échoué sur la côte belge, lorsqu'il se demande « [p]ourquoi l'a-t-on élu, pourquoi s'est-il choisi ? Prophète dévoyé. Renégat renié. Visionnaire aveuglé. C'est si lourd à porter, depuis si longtemps — [...] », tandis que, durant sa promenade, « [u]ne rafale de vent lui bloque le cœur. Il suffoque. Il se tourne de gauche à droite comme pour appeler à l'aide<sup>5</sup> ».

Mais qu'a-t-on effectivement à reprocher à Benn ? Mertens explique dans son essai que celui-ci s'est « [...] compromis, pour peu de temps il est vrai, avec le régime national-socialiste », mais qu'il « [...] s'est très tôt ressaisi, tant et si bien que le troisième Reich persécutera dès 1935 et le médecin, chassé de son cabinet de la rue Belle-Alliance à Berlin, et le poète, voué désormais à la censure, sinon à l'autodafé et à "l'émigration intérieure"<sup>6</sup> ». L'auteur belge ne donne pas le détail de « l'affaire Benn » qui a, dès les premières semaines qui suivirent l'accession (démocratique) d'Hitler au pouvoir, consommé la rupture entre les intellectuels allemands et germanophones.

Valérie Robert en rappelle la chronologie, s'inspirant de sources connues de longue date : Le 15 février 1933, Heinrich Mann a été exclu de l'Académie prussienne des Arts pour avoir « signé un mani-

<sup>3</sup> Pierre MERTENS, « Une saison à Bruxelles », dans *Marges et exils. L'Europe des littératures déplacées*, Bruxelles, Labor, 1987, pp. 117-122 ; ici p. 117. ARCHIVES DU FUTUR.

<sup>4</sup> Id.

<sup>5</sup> Pierre MERTENS, *Les Éblouissements*, Paris, Seuil, 1987, p. 19.

<sup>6</sup> Pierre MERTENS, « Une saison à Bruxelles », *op. cit.*

feste appelant à l'union de la gauche contre Hitler » ; le 20 février, lors d'une séance de la même Académie, Benn charge Heinrich Mann qui, selon lui, a attaqué « le gouvernement formé de manière légale et conforme à la constitution », tandis que le 13 mars, il soumet, lors d'une nouvelle séance « le texte d'un questionnaire adressé à tous les membres de l'Académie leur demandant s'ils sont prêts à admettre les changements [politiques] en cours ». Ce faisant, Benn accélère donc la « mise au pas » (*Gleichschaltung*) de l'Académie au service du pouvoir national-socialiste, qui entend asservir de telle manière tous les domaines de la vie culturelle<sup>7</sup>. S'ensuivront le 24 avril une allocution affirmative de Benn à la radio berlinoise, intitulée « Le nouvel État et les intellectuels », puis, jusqu'à la mi-juillet, une controverse publique avec Klaus Mann (le neveu de Heinrich et fils de Thomas), qui a adressé le 9 mai une lettre d'indignation à Benn. Plusieurs autres intellectuels de l'exil, comme Joseph Roth et Egon Erwin Kisch, interviendront dans la polémique.

Que Benn se soit « très tôt ressaisi », comme l'affirme Mertens, est sujet à interprétation. Au-delà de l'année 1933, il est vrai qu'il se retire d'une posture d'adhésion franche au régime nazi et qu'il est ensuite rattrapé par sa réputation d'auteur d'avant-garde « dégénéré », aux antipodes de l'esthétique officielle. Plusieurs de ses ennemis l'attaquent frontalement dans la presse national-socialiste et ils obtiendront qu'il soit exclu de la Chambre des écrivains (*Reichsschrifttumskammer*) en 1938. Une interdiction de publication suivra et ne sera levée qu'en 1945. La querelle avec les émigrés ne tarira pas pour autant<sup>8</sup>. Et elle reprendra de plus belle lorsque Benn reviendra sur ces années dans son autobiographie *Double vie* (*Doppelleben*), publiée en 1950, texte fondé en bonne partie sur une tentative rétrospective de légitimation. Évoquant ses déboires avec le régime, Benn qualifie alors la solution qu'il a choisi pour assurer sa survie, sa réintégration dans l'armée comme médecin d'État-Major, de « forme aristocratique de l'émigration ». Il se plaît à y décrire sa propre situation comme celle d'un arrachement comparable à celui vécu par les exilés :

Pour me retirer, je n'avais qu'une issue, c'était l'armée. Les confrères et les camarades avec lesquels j'avais fait mes études

<sup>7</sup> Valérie ROBERT, *Partir ou rester ? Les intellectuels allemands devant l'exil 1933-1939*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, pp. 14-15.

<sup>8</sup> Valérie Robert en fait le récit détaillé et une analyse discursive rigoureuse des « communautés » en présence dans *ibid.*, pp. 11-68.

étaient restés en partie dans l'armée [...] et y occupaient des postes importants. Je me mis en relation avec eux et leur demandai si je pourrais me faire réintégrer. Je voulais quitter Berlin et couper tous les liens que me créait ma situation littéraire. C'était possible à certaines conditions et en acceptant certains risques. [...] Il me fallait abandonner ma clientèle, mon logement berlinois, ma situation et partir à l'aventure. Ce fut alors que je forgeai la formule qui a couru au Quartier Général jusqu'en 1945, sans qu'heureusement jamais personne en sût l'auteur. « L'armée, disais-je, n'est que la forme aristocratique de l'émigration ».<sup>9</sup>

Cette formule se comprenait comme une provocation supplémentaire à l'adresse des émigrés, tandis qu'elle invitait également à un amalgame avec celle de « l'émigration intérieure », dont il convient à présent de différencier les modalités particulières.

Le concept d'*Innere Emigration*, introduit dans le débat public en Allemagne après 1945, s'applique aux écrivains restés en Allemagne sous le troisième Reich. Il désigne celles et ceux qui se sont distingués par une prise de distance critique — de nature intellectuelle, artistique et/ou esthétique — par rapport aux impératifs politiques et idéologiques imposés par la dictature nazie dans tous les domaines de l'art et de la culture<sup>10</sup>. Cette prise de distance peut être explicite, comme celle de l'historien d'art Wilhelm Hausenstein, refusant de réécrire son histoire de l'art (*Allgemeine Kunstgeschichte*) en éradiquant les noms des artistes juifs — et écopant pour cette raison d'une interdiction de publier et de professer<sup>11</sup>. Ou alors la prise de distance peut relever du camouflage littéraire, comme dans le cas de l'écrivain Reinhold Schneider, mettant en scène la controverse de Valladolid dans le roman historique *Las Casas vor Karl dem V.*, publié en Allemagne en 1938 (*Le missionnaire et l'Empereur* dans la traduction de Maurice de Gandillac, Paris, Seuil, 1952). Dans sa joute orale avec Charles Quint, le moine dominicain Las Casas y suggère pour le lecteur contemporain un rapprochement implicite entre la population

<sup>9</sup> Gottfried BENN, *Double vie. Deux portraits de l'auteur par lui-même*. Traduit de l'allemand par Alexandre VIALATTE, Paris, Les Éditions de Minuit, 1954, pp. 100-101.

<sup>10</sup> Cf. Dirk WERLE, « Innere Emigration », dans *Metzler Literatur Lexikon. Begriffe und Definitionen*, 3. völlig neu bearbeitete Auflage, Stuttgart/Weimar, Metzler, 2007, pp. 348-348 et plus récemment la substantielle mise au point de Bettina BANNASCH, « 'Literatur der Inneren Emigration'. Begriffs- und diskursgeschichtliche Überlegungen », dans EAD. et Gerhild ROCHUS (éd.), *Handbuch der deutschsprachigen Exilliteratur. Von Heinrich Heine bis Herta Müller*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2013, pp. 49-72.

<sup>11</sup> Cf. Johannes WERNER, *Wilhelm Hausenstein. Ein Lebenslauf*, München, Iudicium, 2005, p. 117.

d'Amérique latine à l'époque de la conquête et la population juive d'Allemagne sous le nazisme<sup>12</sup>. Dans un cas comme dans l'autre, « l'émigration intérieure » présuppose une exposition et un risque, une posture autrement engagée que celle de Benn lorsqu'il désigne son retour dans le giron de l'armée comme forme de repli de la vie publique. De plus, comme on l'a dit, la formule se veut une flèche à l'encontre des émigrés, envers qui Benn, empêtré dans ses déboires au milieu des années 1930, continue de nourrir de la rancœur.

Le 5<sup>e</sup> chapitre des *Éblouissements*, intitulé « L'erreur », thématise cette période par le biais d'une rencontre imaginaire entre Benn et sa fille Nele, que Mertens situe en 1936 à Hambourg, à mi-chemin entre les domiciles du père, à Hanovre, et de sa fille, à Copenhague. Le prétexte de cette rencontre est une célébration du cinquantième anniversaire du père, mais lorsque celui-ci demande à sa fille si elle a des nouvelles du musicien Paul Hindemith, un ami de la famille à présent émigré en Turquie, Nele comprend avec amertume que son père parlera d'Hindemith « tout d'abord, et puis de tout le reste. Il ne pourra plus s'en empêcher. C'est même pour cela, sans qu'il en ait pris conscience, qu'il a émis le souhait de célébrer avec moi seule, en tête à tête, son cinquantième anniversaire. Il ne va parler que de lui-même<sup>13</sup> ».

Effectivement, Benn réduit ensuite la conversation avec sa fille à une longue plainte entre pseudo-repentir et légitimation. À aucun moment il ne se départit d'un positionnement de principe hostile aux émigrés, à qui il reproche de ne pas s'exposer à l'intérieur du champ allemand, là où lui assumerait pleinement son statut de représentant d'un art « dégénéré ». « Eh bien ! rassure-toi », assène-t-il à Nele, « le plus décadent des poètes allemands se trouve bien encore en Allemagne. Il s'en faudra toujours de beaucoup que certains de ceux qui l'ont fuie, ou qu'elle a bannis : les Brecht, Becher, Zweig, Döblin, Werfel et autres Feuchtwanger, ou la famille Mann au grand complet, puissent jamais, en dépit de leur grand talent, l'égaliser en matière de dégénérescence philosophique, ou de putréfaction morale<sup>14</sup> ! ». Alors que sa fille lui rappelle que la première lettre de

<sup>12</sup> Cf. l'article « Faute, violence et pouvoir : de la *Reconquista* à l'expansion national-socialiste », que j'ai donné pour les *Cahiers électroniques de l'imaginaire*, n° 4, 2006, pp. 71-84 (en particulier pp. 79-81) ; [www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/ucl/documents/cahiers4.pdf](http://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/ucl/documents/cahiers4.pdf); 04.01.2019.

<sup>13</sup> Pierre MERTENS, *Les Éblouissements*, op. cit., p. 222.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 229.

Klaus Mann était demeurée amicale et déferente et qu'elle lui demandait juste de prendre ses distances, Benn répond qu'« il m'écrivait de là-bas, du Lavandou, et cela se passait ici. Je trouvais qu'il en parlait un peu trop à son aise, quand on est le fils d'un grand bourgeois goethéen [Thomas Mann], lauréat par le prix Nobel, et qui s'en allait porter la bonne parole sur la Côte d'Azur [...]»<sup>15</sup>. Lorsqu'elle aura acculé son père à donner une explication sur son rôle dans la « mise au pas » de l'Académie, il ne lui aura pas répondu, pensant pour lui-même qu'il a peut-être « sincèrement cru que cette noble institution accueillait et protégeait telle une citadelle ce qui demeurait de l'âme allemande ? Ou bien qu'en s'y faisant admettre le fils du pasteur du Neumark avait seulement réalisé un rêve de jeunesse auquel il ne fut pas capable de renoncer<sup>16</sup> ? »

Mertens convoque ici dans la psychologie qu'il projette sur Benn une forme de ressentiment d'ordre socio-culturel car il dresse une opposition entre ceux qui, entretenant le loisir du voyage dans leur milieu, ont pu se permettre de partir sur la Côte d'Azur et ceux qui, comme Benn, sont issus de condition plus modeste et n'ont pas été encouragés à voyager. D'une certaine manière, on se heurte ici à une image, favorisée *a posteriori* par une certaine iconographie (notamment de la famille Mann), qui assimile l'exil au voyage et préfère mettre en avant l'attrait de l'ailleurs plutôt que les difficultés matérielles qui ont pu être celles des exilés moins fortunés<sup>17</sup>. Ce ressentiment explique au filtre du roman la formule malheureuse de Benn d'une « forme aristocratique de l'émigration », favorisant le rapprochement avec « l'émigration intérieure », là où Mertens préfère pour sa part parler de « l'exil intérieur », une notion qu'il peut transférer à différentes périodes de la biographie de Benn.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>17</sup> Cette iconographie ambivalente est notamment perceptible à travers l'ouvrage de Manfred FLÜGGE, *Wider Willen im Paradies. Deutsche Schriftsteller in Sanary-sur-Mer* [Contre leur gré au paradis. Écrivains allemands à Sanary-sur-Mer], Berlin, Aufbau, 1996 – ouvrage d'ailleurs réédité en 2008 sous le titre *Das flüchtige Paradies. Künstler an der Côte d'Azur* [Le paradis éphémère. Artistes sur la Côte d'Azur]. Une plaque commémorative de 36 noms (comprenant Bertolt Brecht, Franz Hessel, la famille Mann, Erwin Piscator, Joseph Roth, Stefan Zweig, etc.) et un parcours touristique illustré rendent aujourd'hui hommage aux émigrés allemands et autrichiens dans cette petite station balnéaire située entre Toulon et Marseille. Une publication mi-historique, mi-littéraire — et également richement illustrée — a par ailleurs été consacrée aux exilés germanophones de passage à Ostende en 1936 par le journaliste flamand Mark SCHAEVERS, *Oostende, de zomer van 1936* [Ostende, l'été de 1936], Antwerpen/Amsterdam, Atlas, 2001. Ses protagonistes en sont à nouveau Roth et Zweig, mais aussi Irmgard Keun, Egon Erwin Kisch, Arthur Koestler, etc.

Ainsi le chapitre « La mer » (1952) des *Éblouissements* renvoie-t-il directement en écho au chapitre structurant du roman, « L'ex-tase », qui se déroule pour sa part à Bruxelles en 1916. Cet « exil à Bruxelles », pour reprendre la formule de Mertens, est évidemment à distinguer de l'exil anti-national-socialiste, celui de la « fameuse diaspora allemande » après 1933<sup>18</sup>. Et ce d'autant plus qu'il se réfère à une période pendant laquelle Benn fut conscrit, entre 1914 et 1917, comme médecin militaire au service de l'occupant allemand. Il s'y comporta en pur patriote et assista notamment – en fonction de médecin légiste – à l'exécution d'Edith Cavell le 12 octobre 1915, un événement dont il ne remit pas la légitimité en cause, même après la guerre.

Mertens évoque ici l'idée d'exil parce que le climat de l'occupation et l'hostilité de la population bruxelloise firent en sorte que Benn se sentit saisi et oppressé par un malaise existentiel permanent. Ceci lui infligea d'intenses souffrances intérieures et finit également par affecter sa santé mentale, au point qu'on pense qu'il fut renvoyé à Berlin et démobilisé avant terme pour cette raison<sup>19</sup>. Mais si Mertens met en exergue cette période sous l'appellation d'un « exil intérieur » exemplaire, c'est aussi parce que Benn parvint à se nourrir de ses angoisses pour les sublimer dans une série de poèmes et de textes en prose autour du printemps de l'année 1916, qui comptent parmi ses meilleures réussites littéraires. Le titre de l'essai de Mertens « Une saison à Bruxelles » ne résonne pas fortuitement comme l'œuvre de Rimbaud, *Une saison en enfer* — texte de surcroît publié initialement à Bruxelles — tandis que le personnage de Benn rappelle dans le premier chapitre du roman qu'il est né en 1886, « au moment même où paraissaient les *Illuminations* [...]»<sup>20</sup>.

On se trouve donc ici au cœur du projet littéraire de Mertens, l'ambivalence au potentiel oxymorique du terme « éblouissement », associant la lumière et la nuit, le génie et l'aveuglement, pour suivre l'analyse proposée par Michel Otten<sup>21</sup>, de même que le texte lui-

<sup>18</sup> Les deux expressions citées le sont de l'essai de Mertens, « Une saison à Bruxelles », *op. cit.*, p. 118.

<sup>19</sup> Je me permets de renvoyer aux deux chapitres que j'ai consacrés à Benn et à son œuvre dans ce contexte dans la version française de ma thèse de doctorat, *La « colonie » littéraire allemande en Belgique 1914-1918*, Bruxelles, Labor et Archives et Musée de la Littérature, 2003, ARCHIVES DU FUTUR.

<sup>20</sup> Pierre MERTENS, *Les Éblouissements*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>21</sup> Michel OTTEN, « Bruxelles dans *Les Éblouissements* de Pierre Mertens », dans Id., *Paysages du Nord. Études de littérature belge de langue française*, Bruxelles, Le Cri,

même, toujours dans le chapitre sur « L'erreur » : « Il y a des lueurs d'aveuglement comme il y a des lueurs de génie. C'est l'éblouissement de l'imbécilité. Le mot éblouissement a deux sens : l'un renvoie à la lumière et l'autre à la nuit. Et ainsi va, et tant va notre regard qu'il peut, contre toute raison, confondre l'un avec l'autre<sup>22</sup> ». La poétique de l'éblouissement est donc celle qui fait coïncider par homologie et par anachronisme la notion d'« exil intérieur » dans des contextes distincts : celui de l'occupation militaire de 1914-1918, à laquelle Benn souscrit, et celui du régime totalitaire nazi, par rapport auquel il a fini par prendre ses distances, après une phase temporaire de pleine adhésion.

### La déterritorialisation du « sans-patrie »

Les glissements chronologiques opérés par Mertens dans son projet sur Benn relèvent d'une sorte de déterritorialisation du concept d'exil dans le sens d'un brouillage des frontières entre exil intérieur et la catégorie politique de l'exil historique, consécutif au bannissement de la cité. Au-delà de cette contradiction, il n'omet toutefois pas de rendre officiellement hommage, aussi bien dans son roman que dans son essai pour l'ouvrage *Marges et exils*, aux représentants et victimes de « [...] la fameuse *diaspora* allemande<sup>23</sup> » d'après 1933. Insensiblement, il élargit encore, dans ce dernier essai, cette catégorie, d'une part aux figures exemplaires de « [l]a résistance et la déportation, hier, et, aujourd'hui, la dissidence tous azimuts » (« Jorge Semprun et Milan Kundera à Paris, Mario Vargas Llosa à Londres, Gabriel García Márquez à La Havane, etc. : les exemples abondent »), mais d'autre part aussi à la catégorie de l'exil volontaire, lorsqu'il « s'est agi d'un grand départ, d'une errance dont on portait en soi la vocation : Byron en Grèce, Rimbaud en Abyssinie, Gauguin à Tahiti, etc. ». Dans certains cas enfin, « il s'en est fallu d'un transfert forcé, d'un arrachement : Büchner à Strasbourg, Hugo à Bruxelles puis à Guernesey, Zola à Londres...<sup>24</sup> ».

Quoi qu'il en soit, il est clair pour Mertens que la condition de l'exilé, du « [...] sans-patrie qu'ont chassé, relégué, ostracisé les bourrasques de l'Histoire » peut s'avérer une formidable chance,

2013, p. 275.

<sup>22</sup> Pierre MERTENS, *Les Éblouissements*, *op. cit.*, p. 233-234.

<sup>23</sup> Pierre MERTENS, « Une saison à Bruxelles », *op. cit.*, p. 118. L'auteur souligne.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 119. IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

lorsque « le passage des frontières a [...] pour conséquence de faire basculer un créateur d'un univers culturel dans un autre, auquel il emprunte désormais la langue et le génie : Joseph Conrad qui devient Anglais, Nabokov qui se fait Américain...<sup>25</sup> ». Mais Benn n'apparaissant « [...] guère paré du prestige qui s'attache à l'*Heimatlos* de fait [...] », l'exil intérieur mis en exergue par Mertens apparaît aussi comme une stratégie rhétorique assumée pour le faire participer à une poétique de l'exil au sens large comme métaphore de la création littéraire. Cette poétique de l'exil fonctionne en réalité comme une resémantisation, qui ouvre la porte à une comparaison avec d'autres situations de l'exil historique.

C'est bien de cette même vision que s'inspire, de manière assez surprenante, l'écrivain et intellectuel palestinien Mahmoud Darwich (1941-2008) dans le livre d'entretiens qu'il a donnés pour l'ouvrage intitulé *La Palestine comme métaphore*. À la question qu'on lui posait en 1996, peu après son premier retour dans les territoires palestiniens : « Votre exil a-t-il pris fin avec ce premier retour au pays ? », Darwich répondait en effet :

L'exil ne finit jamais, qu'on soit loin de la patrie ou qu'on y vive. Je vous renvoie à ce propos au merveilleux texte d'Abou Hayyân al-Tawhîdî. Les niveaux, les aspects, les états du statut d'étranger sont multiples. On peut être exilé dans la langue, dans l'amour, dans l'attitude vis-à-vis de la justice, la vision différente de la vie. Tout comme on peut l'être du fait de l'occupation ou de l'enfermement. L'exil véritable est celui que l'on ressent dans sa patrie, l'exil intérieur. Certes, la situation particulière des Palestiniens génère de l'exil, mais il est vrai aussi que l'Arabe, en général, est "étranger de visage, de main, et de langue", selon le célèbre vers de Mutanabbî.

Lors de ma visite, trop courte, en Palestine, j'ai naturellement cru à un moment que mon exil était terminé. Mais c'était l'effet passager d'une joie débordante. Maintenant, je ne me fais pas d'illusion : élire demeure ne met pas fin à l'exil. Après tout, l'exil n'est-il pas l'une des sources de la création littéraire à travers l'Histoire ? L'homme qui est en harmonie parfaite avec sa société, sa culture, avec lui-même, ne peut être un créateur. Il lui faut une forte tension intérieure pour transgresser les règles, condition nécessaire de toute création ».<sup>26</sup>

<sup>25</sup> Id.

<sup>26</sup> Mahmoud DARWICH, *La Palestine comme métaphore. Entretiens*, Arles, Actes Sud, 1997, p. 99. BABEL

La logique des propos de Darwich par rapport à la question d'un exil socio-historique qui le concerne pourtant directement, coïncide, comme dans le cas de Benn vu par Mertens, à la même déterritorialisation de l'exil fondée sur un statut d'« étranger » — au sens (camusien) de l'anglais *stranger* plutôt que *foreigner* — terme répété et élargi par Darwich pour y inclure « l'Arabe, en général », tel que l'aurait décrit le grand poète Al-Mutanabbî au x<sup>e</sup> siècle.

L'expérience historique de l'exil politique consécutif au bannissement, à l'expulsion et à la fuite, telle que l'incarne Darwich pour la population palestinienne arrachée à ses liens territoriaux et linguistico-culturels d'origine par une situation de guerre, se trouve ainsi déplacée et dépassée dans son discours, encore une fois via la métaphore de « l'exil intérieur », étroitement associée à la condition de l'artiste créateur et de l'écrivain. Davantage même, l'exil est associé à l'idée de transgression, comme si la condition de l'exilé en disharmonie avec les normes de sa société et de sa culture s'avérait un présupposé nécessaire à la création.

Vu sous cet angle, l'exil activerait donc une « valeur déterritorialisante » de l'écriture, telle que l'ont théorisée Pierre Piret et Ginette Michaux, s'inspirant des thèses bien connues de Deleuze et Guattari sur Kafka<sup>27</sup>. Partant des situations identitaires incertaines marquées du sceau du « défaut d'appartenance<sup>28</sup> », cette conception élargie de l'exil génère une valeur productive de l'écriture sur le plan esthétique. Un demi-siècle avant Darwich, et pour en revenir à l'exil de langue allemande sous le national-socialisme, Stefan Zweig thématise déjà, dans la préface de son autobiographie *Le monde d'hier* (1943), la poétique de l'exil comme paradigme de la condition artistique, à cause du sentiment de détachement né d'un dépassement paradoxal du rapport d'étrangeté au monde et à la langue. La souffrance de celui qui est sans attache (*heimatlos*) suite à son expulsion produit ainsi une nouvelle liberté, un affranchissement des normes de la communauté. Évoquant « les soubresauts volcaniques qui », à l'instar des guerres, « ont presque sans relâche agité notre terre européenne », Zweig écrit à propos de lui-même :

<sup>27</sup> Pierre PIRET et Ginette MICHAUX, « Spécificité et singularité », dans Dirk DE GEEST et Reyne MEYLAERTS (éd.), *Littératures en Belgique/Literaturen in België. Diversités culturelles et dynamiques littéraires/ Culturele diversiteit en literaire dynamiek*, Bruxelles, P.I.E.-Peter Lang, 2004, pp. 37-51 ; ici pp. 40-43.

<sup>28</sup> Pour reprendre l'expression de Pierre Piret.

Par trois fois elles ont bouleversé mon foyer et mon existence, m'ont, avec leur dramatique véhémence, détaché de tout mon passé et précipité dans le vide, dans ce pays qui m'était déjà bien connu où le désarroi fait s'écrier : « Je ne sais où aller. » Mais je ne m'en plains pas : le sans-patrie en un certain sens se trouve libéré, et celui qui n'a plus d'attache n'a plus à avoir égard à rien. J'espère ainsi remplir une des conditions essentielles à toute peinture loyale de notre époque : la sincérité et l'impartialité.<sup>29</sup>

On sait que cette conquête d'une nouvelle liberté n'a pas pu supplanter la souffrance de Zweig, qui s'est suicidé peu après avoir terminé son « testament littéraire » sous la forme de l'autobiographie. Dans son cas, comme dans celui de la grande majorité des expulsés, la souffrance de l'exclusion demeure une dimension constitutive majeure de l'expérience de l'exil, pénétrée en premier lieu de « malheur » ou de « tourment », qui ressort de toute image de l'exil comme représentation littéraire<sup>30</sup>, et ce depuis les métaphores de l'amputation ou de la mutilation de soi, auxquelles on se réfère en référence à l'exclusion de Socrate<sup>31</sup>. Dans son analyse contrastée des concepts d'exil, de voyage et autres formes d'existence nomadique ou exilique, Johannes Evelein insiste sur la souffrance originelle de la rupture de l'appartenance à une communauté et de la perte d'identité qui en découle, suite à l'expérience du rejet et de l'expulsion, « une séparation [*severance*] forcée des liens organiques avec cet endroit qu'on appelle le pays natal [*home*]<sup>32</sup> ». Ce sentiment de déracinement existentiel peut être dépassé, comme le rappelle Evelein, par une stylisation esthétique héritée de l'époque romantique, Coleridge et Wordsworth ayant fait voir à ce moment la « plus-value » de cette condition sur le plan esthétique de la création artistique<sup>33</sup>. Mais

<sup>29</sup> Stefan ZWEIF, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*. Traduction de Jean-Paul ZIMMERMANN, Paris, Albin Michel, 1948, pp. 9-10.

<sup>30</sup> Cf. Alain RANVIER, « Exil », dans *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF-Quadrige 2004, pp. 214-216, ici p. 214

<sup>31</sup> « Above all, exile is amputation, a mutilation of the self, because the society Socrates lives in is an essential part of his nature, a nature he cannot now divide » (William H. GASS, « Exile », dans *Finding a Form: essays*, New York, Knopf, 1996, pp. 213-236; ici p. 214).

<sup>32</sup> « In its original meaning [...] exile connoted banishment, separation as punishment, rejection by the community or the collective; a forced severance of organic ties to a place called home, a place without which life lost its meaning » : Johannes EVELEIN, « Traveling Exiles, Exilic Travel – Conceptual Encounters », dans Id. (ed.), *Exiles Traveling. Exploring Displacement, Crossing Boundaries in German Exile Arts and Writings 1933-1945*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2009, pp. 11-32, ici p. 13. AMSTERDAMER BEITRÄGE ZUR NEUEREN GERMANISTIK.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 15. THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY. IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

d'autres se refuseront à toute stylisation et ne cesseront d'accentuer la situation de détresse matérielle, existentielle et ontologique de la souffrance de l'exilé, présentée comme indépassable. Ainsi en est-il dans l'évocation du chagrin de l'aliénation et de la tristesse due à la perte de la patrie affective dans les réflexions sur l'exil d'un autre intellectuel palestinien de renom (et parfaitement intégré à sa communauté d'accueil), Edward Said:

Exile is strangely compelling to think about but terrible to experience. It is the unhealable rift forced between a human being and a native place, between the self and its true home: its essential sadness can never be surmounted. And while it is true that literature and history contain heroic, romantic, glorious, even triumphant episodes in an exile's life, these are no more than efforts meant to overcome the crippling sorrow of estrangement. The achievements of exile are permanently undermined by the loss of something left behind forever.<sup>34</sup>

### Conclusion : la fluidité d'une catégorie de l'exil élargie

Le moindre des paradoxes du roman *Les Éblouissements* de Pierre Mertens est, comme le montre cette comparaison ponctuelle et décontextualisée avec certains témoignages d'intellectuels palestiniens, qu'il participe de la logique d'une narration rétrospective de l'exil historique ; et ce partant de la biographie d'un auteur qui, au-delà de la particularité de l'épisode bruxellois pendant la Première Guerre mondiale, ne s'est jamais exilé, en même temps qu'il a fort peu voyagé et n'a pas manifesté d'affinités avec les formes d'écriture nomadique. Trente ans après la parution de ce texte, on peut constater que l'écriture de l'exil est devenue un genre littéraire florissant dans la littérature dite de l'ultra-contemporain, *a fortiori* quand il est question de cette catégorie de l'exil intérieur, sur laquelle nous nous sommes attardés.

La pratique de ce genre d'écriture repose indéniablement sur une acception à la fois métaphorique et élargie de l'idée d'exil, à

<sup>34</sup> « L'exil est quelque chose d'étrangement fascinant, quand on y réfléchit, mais c'est une expérience terrible. Il s'agit d'une incurable crevasse qui est forcée entre un être humain et sa patrie natale, entre le moi et son chez soi réel. Sa tristesse essentielle ne peut jamais être dépassée. Et s'il est vrai que la littérature et l'histoire contiennent des épisodes héroïques, romantiques, glorieux et même triomphants dans la vie d'un exilé, ce ne sont rien d'autre que des efforts destinés à dépasser le chagrin handicapant de l'aliénation. Les réalisations de l'exil sont sapées en permanence par la perte de quelque chose à jamais abandonné derrière soi » (Edward SAID, *Reflections on Exile and Other Essays*, Cambridge, Harvard University Press, 2002, p. 173 ; ma traduction).

travers laquelle se manifeste souvent une fluidité chronologique d'une époque historique à l'autre, et favorisant la transmission d'une conscience transgénérationnelle de l'exil. À cet égard, l'œuvre emblématique de W.G. Sebald, et notamment son ultime roman, *Austerlitz* (2001), se fonde également sur une réappropriation esthétique-littéraire de l'écriture de l'exil et de la déportation sous le national-socialisme (représentée dans ce roman par l'écrivain autrichien Jean Améry). Dans le même temps, Sebald favorise une inscription de son récit dans une archéologie historique de plus long terme encore, comme en témoigne le titre du roman, désignant le nom de son personnage principal, et qui ancre par association l'identité de ce dernier dans la période des guerres napoléoniennes.

L'écriture de l'exil comme lieu de mémoire favorise finalement un rapprochement, voire une assimilation partielle, avec la littérature de l'interculturalité qui, dans un contexte franco-allemand en tout cas, aime à se référer au modèle de quelques grandes figures historiques exilées à la même époque, comme Madame de Staël, Heinrich Heine ou encore Adelbert von Chamisso, cet écrivain romantique parfaitement assimilé à la société allemande, au terme du parcours de l'exil de sa famille qui avait fui les troupes françaises révolutionnaires<sup>35</sup>. Lorsque la littérature de l'interculturalité est représentée par des auteur-es de la deuxième ou de la troisième génération, elle s'est également et nécessairement distanciée de la réalité de l'exil historique. Et là où le contact direct avec les idées mêmes d'exil et de migration s'est perdu, ce sont à nouveau les idées d'exil intérieur mais aussi d'« étranger proche » qui accompagnent la transmission « par procuration » du vécu de l'exil historique par les aînés.



<sup>35</sup> Chamisso a donné son nom à un prix littéraire allemand qui, de 1985 à 2017, a récompensé un-e auteur-e d'origine étrangère, rédigeant des œuvres littéraires en allemand. Attribué par la Fondation Robert Bosch, ce prix a activement contribué à la reconnaissance d'une littérature de l'interculturalité en Allemagne.